

Vers une théorie critique du sujet: une neurolinguistique cognitive anticognitiviste

MAURICE TOUSSAINT

toussain @ idf. ext. jussieu. fr

"Pour ceux qui pensent comme moi que les mécanismes syntaxiques les plus fondamentaux sont des copies simulatrices (définies sur un espace abstrait) des grandes fonctions régulatrices de la biologie (prédation, rapport sexuel), la chose est moins surprenante..."

René Thom, 1980, p. 298

La présente étude se fonde sur un article de 1983 dont elle aimerait quelque peu exploiter les conséquences. Dans *Langages* 70, avait été exposée une critique du modèle que Gustave Guillaume proposa pour l'analyse et la compréhension du système verbo-temporel français, à l'époque où les "recherches cognitives" étaient appelées "élucubrations mentalistes". A vrai dire, le mot mentaliste n'a toujours pas très bonne presse. On craint qu'il n'induisse en métaphysique. Il n'en est pas moins l'étendard brandi — dans les Etats-Unis d'Amérique — par l'une des principales factions *matérialistes* au cœur du débat cognitiviste. Je veux suggérer que le mot peut s'inscrire dans un contexte tout aussi matérialiste — autre mot qui hérisse le poil — mais par ailleurs très différent.

Dans cette critique de 83, je montrais comment certaines objections m'avaient conduit à rejeter le schème ternaire guillaumien et à établir un modèle sinusoidal; comment elles m'avaient amené à observer que le système du temps verbal comportait — ainsi que d'autres systèmes — deux couples d'inverses sémantiques *inverses l'un de l'autre*. Maintenant les vues dynamiques continuistes du fondateur de la psychomécanique du langage, j'en ai donc inféré que les opérations neuroniques impliquées dans la production du sens devaient être, en première approximation, des processus cycliques, l'un des couples d'inverses se formant à un pôle, et l'autre au pôle diamétralement opposé.

J'avais aussi, dans cet article de *Langages*, tenté un rapprochement entre cette structure circulaire et la catastrophe de la fronce modélisant la prédation. Je situe ici cette affinité de l'ordre des modèles dans un contexte plus large, formulant le vœu — n'étant pas mathématicien — que cette continuité oscillatoire soit le flux spatio-temporel, en voie de discrétisation, propre à porter la discontinuité des "singularités" du sens (Petitot 1992).

Je passe sur ma critique du système verbo-temporel guillaumien, pour en arriver tout de suite au modèle oscillatoire auquel elle a donné lieu. Je montrerai ensuite que ce modèle, proposé pour le temps, éclaire aussi le fonctionnement du système casuel, parce qu'il est, selon moi, une image du *plan d'organisation* des langues et des systèmes hiérarchiques et parallèles qui les constituent (ainsi qu'une image des opérations de cognition structurant les divers courants artistiques, philosophiques et scientifiques, ce dont il ne sera pas question dans cet article).

Les signes —signifiants et signifiés— doivent leur sens au sens de l'opération "neuro-linguistique" qui les engendre et à la position qu'ils occupent dans celle-ci. Lors de la génération des éléments verbo-temporels, au moment où est atteint un maximum d'hétérogénéité (je disais "de particularité maximale" dans les années 60) se définit, de part et d'autre d'un seuil, un pôle (l'indicatif des grammaires) constitué de deux inverses ainsi ordonnés 1) le passé, signifié antérieur, 2) le futur, signifié ultérieur. J'exclus de cette étude les signes signifiants de synthèse, tel le présent, et ceux saisis entre les pôles, tels les subjonctifs.

Poser que le passé, en tant que signe, est avant le futur n'est pas un truisme au moins pour les quatre raisons suivantes:

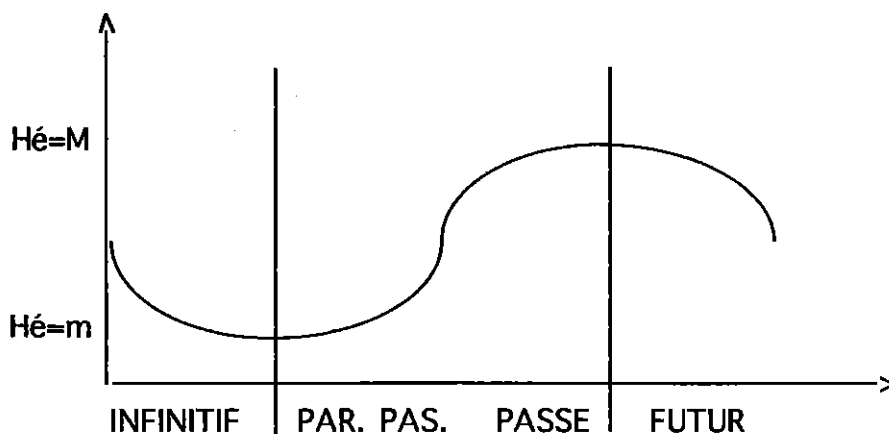
1) cette relation d'ordre est un facteur de la définition des signifiés aussi déterminant que l'existence d'un seuil; en l'occurrence elle nous permet de penser et de dire que le passé est une époque antérieure à l'époque dite future: le sémantique est ce que nous pouvons *saisir* du neuronique; ce qui en *émerge*. Elle détermine également la forme des signifiants: des signifiés antérieurs sont signifiés par des signifiants antérieurs, des signifiés ultérieurs par des signifiants ultérieurs (Toussaint 1975). De cela je ne dirai rien ici;

2) cet ordre règle des phénomènes que j'appelle de synergie (n'osant dire d'attraction): sous l'effet d'un signifié ultérieur, situé dans un système connexe, un signifié antérieur tendra vers son ultérieur et en prendra la valeur; ici réside une solution dynamique, *antilogiciste* au problème de la *contradiction* dans les langues;

3) si l'opération est cyclique et qu'elle oscille entre deux états extrêmes, on peut prévoir un pôle d'hétérogénéité minimale où le couple d'inverses passé / futur, définissant l'indicatif, se présente alors dans l'ordre 1) "futur", 2) "passé"; cette structure oscillatoire est également source de contradictions linguistiques et la forme même de la contradiction;

4) enfin, plus fondamentalement, parce qu'il ne saurait y avoir d'opposition sans *position* préalable. C'est un principe d'*Analysis situs* qui régit les topologies rudimentaires de la psychomécanique et de la neuro-linguistique analytique ainsi que celle très élaborée de la théorie des catastrophes.

Ce qui vient d'être dit est porté sur une courbe sinusoïdale, avec en abscisse l'ordre des éléments signifiants et en ordonnée le minimum, m, et le maximum, M, d'hétérogénéité.



Le couple 1) "futur", 2) "passé" est repérable sous la terminologie traditionnelle: infinitif, participe passé. En effet on peut déceler l'ordre 1) *écrire*, 2) *écrit*, et non l'inverse, alors qu'on a 1) *il écrivit*, 2) *il écrira*, et non l'inverse. Il est trop aisé de reconnaître dans *écrit* un certain état du passé. Quant à *écrire*, on observera que dans les langues romanes il a fallu le fixer au présent à l'aide de l'auxiliaire *avoir* suffixé, c'est-à-dire en fait accroître son degré d'hétérogénéité, pour en faire un futur *stricto sensu*. Infinitif et futur sont deux états du futur, parce que générés dans et par un même processus d'homogénéisation, minimale pour celui-ci, maximale pour celui-là. (Les portions de la courbe qui descendent représentent la phase homogénéisante). La différence d'hétérogénéité se note à ceci: le futur n'est futur que par rapport à une époque — le présent — alors que l'infinitif est futur par rapport à l'une quelconque des trois époques concevables; également au fait que deux signes inverses de l'indicatif *écrivit* et *écrira* réfèrent nécessairement à deux événements, ce qui n'est pas le cas de *écrire* et *écrit*, ces deux mots renvoyant à un seul procès, dans l'en deçà duquel on se situe avec l'infinitif, le participe (dé)passé situant au-delà du procès; ou encore à ceci: un accroissement de la capacité syntaxique — **j'écrire*, **j'écrit*, *j'écrive*, *j'écrivisse*, *j'écrivis* ou *j'écrirai* — peut être rapporté à une augmentation de l'hétérogénéité. En effet, il n'y a conjugaison de l'espace du pronom ou nom et du temps du verbe que si temps et espace sont suffisamment définis. Or il est clair que la notion de temps verbal *stricto sensu*, laquelle implique celle d'époque, n'est pas atteinte avec les éléments du mode "quasi nominal"; quant à celle de sujet il en va de même puisqu'il n'y a, à l'état final, distinction d'époques que parce qu'un sujet, alors achevé et donc dominant, peut servir de repère, fixant le seuil de discrimination énonciative, soit l'inversion passé/futur. En première approximation, à l'état initial, le sujet, minimalement construit, ne peut servir de repère: c'est l'événement exprimé par le verbe, qui, dominant, fait du sujet un repéré; d'où l'absence d'époques et l'absence de conjugaison. Je résume ces propriétés systémiques en disant que l'état final (Hé = M) livre le couple orien-

té *disjoint* passé / futur — que je marque d'une barre d'opposition — alors que l'état initial (Hé = m) ne peut livrer que les membres *conjoint*s, inversement orientés, protofutur-protopassé — que je marque d'un trait d'union. En conséquence, je définis ainsi la relation temps vs aspect: l'aspect est du prototemps.

A vrai dire, il n'y a pas soit le temps, soit l'aspect, selon le pôle qui est occupé, mais toujours l'un dominant l'autre. Aussi les systèmes neurolinguistiques demanderaient-ils peut-être afin d'être moins mal décrits, des courbes en opposition de phase, avant même de faire l'objet d'une critique catastrophiste.

En filigrane, peut déjà s'entra-percevoir que ce qu'on nomme "sujet" est le résultat d'un processus d'hétérogénéisation mené à son terme, et qu'au départ de ce même processus, le "sujet" naissant est un "protosujet" — de façon moins équivoque, un protoagent — encore dominé par un protopatient (*sic*). Autrement dit, ce début d'analyse laisse entrevoir que non seulement le sujet est une production du langage — ce sur quoi s'accorderaient des chercheurs aussi différents que Benveniste et Lacan — mais encore que l'engendrement structural des signes linguistiques ne saurait être le fait d'un sujet transcendantal, puisqu'un sujet y apparaît se construisant et non pas tel un prêt-à-porter de la conscience.

Il est à prévoir qu'à l'état initial du système verbo-temporel, l'infinitif, en tant que signifié antérieur du couple d'inverses, peut avoir des valeurs contradictoires. La force d'inertie pousse *écrire* vers son inverse *écrit*. Qu'intervienne un élément ultériorisant et *écrire* vaudra aussi *écrit*. C'est ce qui se produit par exemple dans *je la regarde écrire*. Sous l'effet hétérogénéisant de l'affirmation, de l'indicatif présent et du verbe de perception, *écrire* s'est partiellement converti en *écrit*, ce qui entraîne une impression de concomitance: elle écrit et je la regarde se livrant à cette activité-là qui reste en partie à accomplir et est, pour partie, révolue.

Ce sont de ces cas qui font dire que l'infinitif n'a pas de valeur temporelle, car on n'admet pas et ne comprend pas qu'il puisse en avoir qui soient contradictoires. Un jour, Henri Bonnard, l'auteur des encarts linguistiques du Larousse en dix volumes, m'a écrit qu'il ne voyait rien de futur dans un infinitif. Et de me citer la proposition que je viens d'analyser.

Puisque c'est l'antérieur qui, pour des raisons dynamiques, peut valoir son ultérieur, alors on doit pouvoir observer qu'au pôle d'hétérogénéité maximale c'est le passé qui sera porteur de contradictions. Les hypothétiques commençant par *si* sont en effet, comme l'infinitif, le lieu d'un phénomène de synergie. Dans *si je le savais je le dirais*, on dit que l'imparfait n'a pas de valeur temporelle, mais qu'il est pourvu d'une valeur modale. Cette façon de dire, qui ne constitue pas une explication, est le résultat d'un embarras logique. En revanche, si on situe le linguistique dans le cadre d'une dynamique, on pourra dire que cet imparfait vaut ce qu'il est, à savoir un passé — apte ici à signifier que la condition est *antérieure* à la conséquence — et que par synergie il vaut ce vers quoi il tend, à savoir un futur. Soit au total une valeur contradictoire non explicitement reconnue sous l'appellation d'"irréel". *Si*, homologue de l'infinitif, et le "conditionnel" (l'un des deux futurs du pôle d'hétérogénéité maximale) ont entraîné *savais* vers *saurais*. La langue populaire, qui ne garde que cette valeur, dit *si je le saurais*.

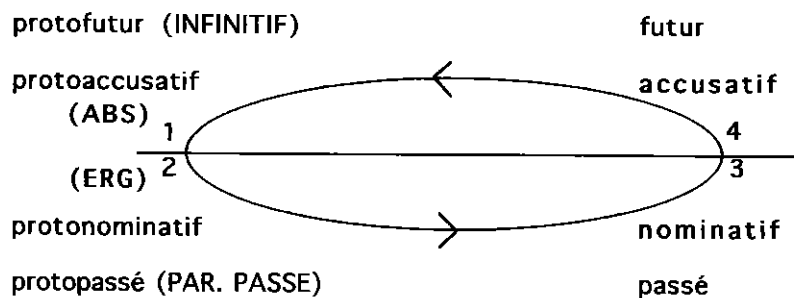
Qu'un futur (l'infinitif) puisse valoir un passé et un passé (l'imparfait) un futur (le conditionnel) ne fait pas d'une langue un tissu d'incohérences. Bien au contraire, la dynamique des systèmes linguistiques produit des contradictions bien réglées. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit du résultat sémantico-syntaxique d'un même phénomène de synergie.

Je la regarde écrire pose un autre problème qu'on ne résout pas en parlant, comme en latin, d'un "accusatif sujet", ni, comme je le disais récemment à Bernard Pottier, en usant du terme tesnièreen de transfert. Ce n'est pas le transfert qui explique, c'est le transfert qu'il faut expliquer (Toussaint 1995).

En grammaire traditionnelle on en est réduit à une formulation contradictoire —comme avec les déponents— mais on ne comprend pas les raisons de la contradiction. Aussi l'imputera-t-on aux langues et à leurs signifiants, surtout pas à l'esprit. Dans les théories universalistes, des signifiés transcendant les langues se porteront garants de la non-contradiction. Or, pour qui a entrevu que les systèmes linguistiques avaient une forme cyclique, il est une solution qui s'impose: diamétralement opposé au couple d'inverses casuels qui régit la syntaxe fondamentale de nos langues indo-européennes —entre autres— soit la relation d'ordre nominatif vs accusatif, il doit exister l'ordre inverse, en première approximation, "accusatif" vs "nominatif".

La, accusatif, marque l'objet de *regarde*. Il appartient alors au couple nominatif vs accusatif. Cet ordre systématique a pour conséquence l'ordre syntaxique *je la regarde* et non **la je regarde*. Si cet accusatif peut devenir sujet d'un verbe, c'est qu'il a atteint la position de premier membre de l'autre pôle. Seul l'infinitif a pu exercer cette attraction. Devenu l'homologue de l'infinitif, cet "accusatif sujet" ne peut être qu'un protoaccusatif, élément antérieur du couple d'hétérogénéité minimale, protoaccusatif-protonominatif. Par conséquent, le couple nominatif / accusatif représente nécessairement l'état d'hétérogénéité maximale.

Je figure le modèle oscillatoire sous la forme d'une orbite, parce que cette métaphore, qui maintient l'isomorphisme, fait mieux voir la cyclicité. Par économie de place et parce que les homologies apparaissent ainsi plus directement, je ne trace qu'une seule ellipse, alors qu'il en faudrait une par système.



Peut-on déceler cette différence d'hétérogénéité?

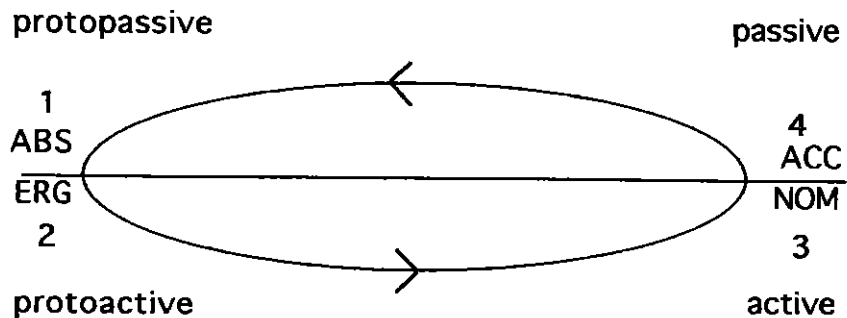
Le modèle cyclique, de même qu'il m'a conduit à faire l'économie de la dichotomie niveau conceptuel / niveau linguistique, m'amène à récuser l'opposition sémantique / syntaxe. En l'occurrence, on voit que la syntaxe est réglée par l'ordre systémique des "rôles" sémantiques. Le nominatif est le cas de l'agentivité parce qu'il atteint le maximum d'hétérogénéité et celui du sujet parce qu'il est le signifié antérieur. Mais, ce poste, cette antériorité renforce la puissance de l'agent en en faisant la source d'un mouvement d'intentionnalité qui accroît la passivité du patient du fait même qu'il est visé. "Sujet" et "objet" sont alors, dans ces conditions seulement (au pôle nominatif / accusatif) pleinement distincts. Au pôle protoaccusatif-protonominatif, état initial du système, la position contradictoire des actants souligne le minimum d'hétérogénéité: l'"objet" est sujet, et le "sujet" complément. Minimale hétérogénéisant, ce dernier ne peut être qu'un agent faible.

Ce protoaccusatif que je viens d'identifier dans une proposition infinitive française, constitue le pilier de la syntaxe fondamentale de langues qui ne sont curieuses que vues de notre pôle, et qui sont dites, malencontreusement, à syntaxe ergative. Ce pilier reçoit diverses appellations, diversité qui traduit une difficulté théorique. Je retiens la terminologie la moins trompeuse et parlerai d'absolutif. (La différence entre un protoaccusatif dans nos langues et ce même cas dans ces langues me semble relever d'une différence d'amplitude des oscillations "neurosémantiques".)

En tant que défini lors d'un processus d'homogénéisation à l'instar de l'accusatif, l'absolutif est apte à signifier l'"objet" d'un verbe "transitif". En revanche, à l'inverse de l'accusatif, qui est second dans son pôle, l'absolutif, en tant que premier élément du pôle opposé, est sujet du verbe de la proposition principale, qu'il s'agisse d'un verbe "transitif" ou "intransitif".

Avant de comparer le niveau d'hétérogénéisation du nominatif et de l'ergatif, il convient d'abord de répondre à une objection : le nominatif n'exprime pas plus l'agent que l'infinitif le futur diront les linguistes non pourvus d'une théorie dynamique. Rappelons en quoi consiste la contradiction. Parce qu'il atteint le maximum d'hétérogénéité, le nominatif, premier élément du couple, est par excellence le cas de l'agent. Mais sa position de signifié antérieur, vu l'inertie et les attractions prévisibles, fait qu'il pourra valoir son ultérieur, à savoir son inverse l'accusatif. Le lexème de certains verbes homogénéisants comme *subir*, *recevoir* ou une voix passive, feront (*je subis*, *je suis attaqué*) ou tendront à faire (*je reçois un ami / je reçois un colis*) de cet agent sujet un patient. Inversement, l'ergatif, parce que second membre du pôle initial, vaudra "toujours", dans une (proto)prédication, un agent. Si bien qu'on pensera pouvoir prendre (Bernard Pottier 1987: 116) le mot *ergatif* comme symbole du "cas conceptuel" représentant la puissance actantielle maximale. Le modèle sinusoïdal, alors même que ma méconnaissance des langues à absolutif (ABS) était presque totale, m'a permis d'affirmer que cette vue devait être un contresens, (Toussaint 1995) parce que l'ergatif (ERG), contrairement au nominatif, se définit aux premiers instants de la phase hétérogénéisante du système des cas.

Pour traiter plus amplement cette question, il est bon de partir de cette prévision qualitative. A l'inverse de nos langues où une passive ultériorise un nominatif (NOM), lui conférant ainsi une valeur d'accusatif (ACC), ces langues, si elles sont pourvues d'une opposition de voix, doivent pouvoir à l'aide d'une voix ultérieure —soit un homologue de l'ergatif— ultérioriser un absolutif et lui faire prendre ainsi une valeur d'ergatif. Il s'ensuit que cette voix est nécessairement une protoactive, ce que par ailleurs le modèle oscillatoire invite à postuler:



Les faits sont les suivants. Les exemples, en dyirbal, sont extraits de *Ergativity* (Dixon 1994: 10, 115, 165):

- | | | | |
|--|------------------------------|----------------------------------|---|
| (1) <i>yabu</i>
mother-ABS
father saw mother | <i>ñumañgu</i>
father-ERG | <i>buran</i>
saw-PROTOPASSIVE | |
| (2) <i>yabu</i>
mother-ABS | <i>ñumañgu</i>
father-ERG | <i>buran</i>
saw | <i>banaganyu</i>
returned-
PROTOPASSIVE |

Nos habitudes actantielles et prédicatives —c'est-à-dire notre pôle dominant nominatif / accusatif— nous poussent à croire, au vu de (1), que (2) signifie *Father saw mother and returned*. Il n'en est rien car *ñumañgu*, second membre du couple, ne peut être sujet de l'"intransitif" *banaganyu*, ce que confirme (3):

- | | |
|--|--|
| (3) <i>ñuma</i>
father-ABS
father returned | <i>banaganyu</i>
returned-PROTOPASSIVE (PRO.PAS.) |
|--|--|

La proposition coordonnée doit être traduite par *and she returned*, car *yabu*, absolutif, est le sujet. L'un des moyens de dire *and (he) returned* est justement de recourir à la protoactive dans la première proposition:

(4) <i>ñuma</i>	<i>buralñanyu</i>	<i>yabugu</i>	<i>banaganyu</i>
father-ABS	saw-PROTOACTIVE	mother-DAT	returned-PRO.PAS.

Ñuma, ultériorisé par la protoactive, ultérieure, vaut un ergatif, mais demeure sujet, en tant qu'absolutif, et du verbe protoactif, et du verbe protopassif.

Les spécialistes de l'"ergativité" ont donné à la voix protoactive, le nom d'antipassive; ce qui n'est pas faux, mais ce qui ne constitue qu'une définition négative. Mon modèle cyclique m'impose d'entrevoir qu'à un pôle actif / passif doit répondre un pôle inverse protopassif-protoactif. La protopassive, première du couple est donc la fondamentale et partant la non marquée —*buran et banaganyu*—, *-ña-* marquant la protoactive. R. M. W. Dixon, ici, comme cela est fréquent, ne définit pas la voix fondamentale. Quant à l'antipassive, j'ai pour ma part trois raisons de la dire protoactive: 1) fournir une définition positive, 2) par cohérence systémique, 3) parce qu'effectivement elle confère à l'absolutif une valeur disons d'agent.

Dixon, un des grands spécialistes de l'"ergativité", bien entendu, décrit avec précision les faits ci-dessus rapportés, mais, selon moi, ne les explique pas, car la règle des "deux variétés de pivot" qu'il énonce ne renvoie qu'à une constatation (1994: 154):

"S/A pivot — the coreferential NP must be in derived S or A function in each of the clauses being joined;

S/O pivot — the coreferential NP must be in derived S or O function in each of the clauses being joined".

Cela me semble tautologique, quel que soit le sens de S, A, O, puisqu'on appelle langues à ergatif celles qui "traitent S comme O", et langues à accusatif celles qui "traitent S comme A". "Pourquoi et comment?" —on ne se le demande pas. Quant aux symboles, S est "*intransitive subject*" — il semble en fait que ce soit à l'origine une abréviation de *Single (core argument of an intransitive)*; A: "*transitive subject*", avec le A de *Agent*; O: "*transitive object*", avec le O de *Object*. Soit trois "primitives" (ibid.: 6) en fait de même nature universaliste que les cas profonds de Fillmore. Gilbert Lazard, autre grand spécialiste de ces questions, dit avec plus de circonspection X pour A, Y pour O, Z pour S, mais cela maintient essentiellement les mêmes présupposés, malgré une démarche qui se veut résolument sémasiologique.

Comme une passive permet de thématiser le patient, en inversant la valeur du nominatif, une protoactive thématise l'agent, en inversant la valeur de l'absolutif. Mais ce n'est pas la seule raison d'être des voix secondes. Il arrive que les langues à absolutif soient contraintes de recourir à la voix protoactive pour des raisons apparemment diverses dont Gilbert Lazard (1989: 309-331, 1994: 238-240) a parfaitement défini le dénominateur commun. Selon les langues, la négation, l'aspect imperfectif ou un "objet" sous une forme générique ou indéfinie, pour s'en tenir à l'essentiel, c'est-à-dire une incomplétude, un manque, entraînent l'emploi quasi obligatoire de la voix dite antipassive:

- | | | |
|--|-------------------------|---|
| (5) dugumbil
woman-ABS
man hit woman | yarañgu
man-ERG | balgan
hit-PROTOPASSIVE |
| (6) yara
man-ABS
man hit woman | dugumbilgu
woman-DAT | balgalñanyu
hit-PROTOACTIVE |
| (7) pamangku
homme-ERG
un homme vit / voit un kangourou | yuri
kangourou-ABS | nyakan
"vit ou voit"-PROTOPASSIVE |
| (8) pama
homme-ABS
un homme chercha / cherche un kangourou | yuriwu
kangourou-DAT | nyakakalin
"vit ou voit"-PROTOACTIVE |

Les exemples dyirbal 5 et 6 sont de Dixon; 6 pourra signifier une habitude. 7 et 8, du warrangu, sont cités par Lazard (1994: 191). Le datif et d'autres cas "obliques" apparaissent à la voix protopassive parce que l'absolutif y représentant un protoagent, il n'y a alors de renvoi possible à un "objet" que par le biais d'un "complément d'objet indirect". Est ainsi marquée une "réduction de l'effectivité de l'action" conclut Lazard (ibid.: 240); d'où la généricité de 6 et l'inchoativité-imperfectivité de 8, relativement à 7, puisque dans cette langue "voir" et "chercher" ne sont qu'un seul verbe.

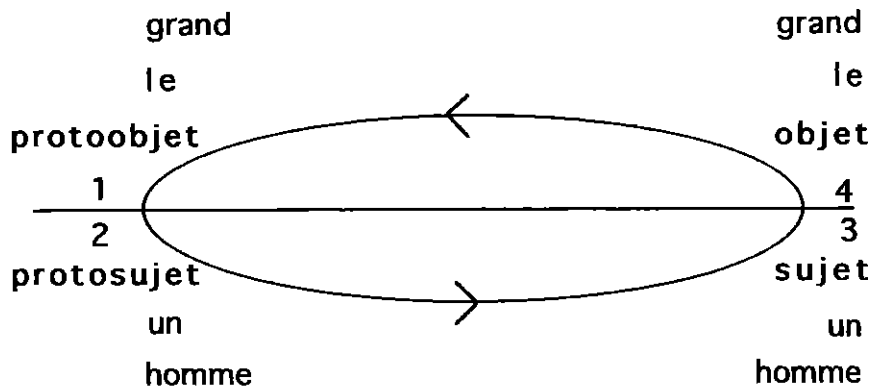
Le modèle cyclique m'incite à proposer cette interprétation non exclusive: au couple nominatif / accusatif correspondent ce que nous nommons un sujet et un objet. Que nous doutions de l'existence de tel objet, que nous le voyions, le touchions ou non, qu'il soit clairement "défini" ou non, que nous l'ayons maîtrisé par une activité menée à terme ou non, etc., nos langues ont tendance à ne pas tenir compte de ces circonstances; la chose demeure un *objet* parce que pensée dans sa permanence, indépendamment de nous. Avec le couple absolutif-ergatif, pas d'objets *stricto sensu*. Que viennent à manquer, comme dans 6 ou 8, les circonstances assurant le contact entre les choses et celui qui les pense et il ne peut plus être question de ces "objets" à la fois précaires et envahissants que sont les protoobjets. Les mécanismes de synergie sémantico-syntaxique défont alors le couple absolutif-ergatif disconvenant. L'absolutif, qui ne peut manquer en tant que sujet du verbe, prenant la valeur d'un ergatif sous l'effet ultériorisant de la protoactive est *ipso facto* privé de sa capacité de renvoi à un protoobjet. (Il s'agit ici d'un phénomène symétrique à celui qui frappe un nominatif ultériorisé par une passive).

Or, la précarité de l' "objet" ne peut aller de pair qu'avec un "agent" précaire. C'est pourquoi je vois dans les énoncés protopassifs un indice qui révèle la faible puissance du protoagent que déclare dans ces langues ce qu'on appelle un ergatif.

La sémantique et la syntaxe de nos langues font de nous, essentiellement, des sujets dominant des objets. Les langues à absolutif, essentiellement situées à l'autre pôle, sont plus sensibles au fait que ce sont les "objets" qui, peu ou prou, dominent les hommes. Elles conçoivent alors des protoobjets qui par leur intermittence (leur précarité) même tiennent sous leur dépendance des protosujets tout aussi précaires.

Cette inversion d'un rapport de force, n'est pas propre qu'au système des cas. A l'intérieur même de nos langues, il est décelable par exemple dans le système verbo-temporel. Le futur c'est l'image de la maîtrise du temps. Mais quand l'*a-venir* est conçu comme ce qui va m'*arriver*, ce n'est plus un objet que je domine, c'est le protoobjet temps qui finalement ne peut que m'emporter. L'infinitif ouvre cette version sablière du temps. Quant au résultat, quant au terme de ce mouvement, il est ce révolu où s'enracine l'être —et qu'exprime le participe passé— il est ce *vécu*, ce premier étagement temporel du "sujet" naissant, qui véritablement ne naîtra que dans cet ultime instant passé orienté vers un avenir *ipso facto* dominé. Contrairement à Benveniste, je ne crois pas que le présent et l'EGO soient homologues. C'est l'acte discursif, et son couple d'inverses *je / tu*, qui ont pour homologue le présent. L'objet est le futur du sujet. Le futur est l'objectif du passé. *Tu* le futur de *je*. Mais partout, à l'état initial, où le protofutur est "la source du temps", où le protoaccusatif est la source des procès, où l'Autre, le proto-*tu*, détermine mon discours quand je ne suis qu'un proto-*je*, partout peuvent être repérés des membres distincts minimalement, jusque dans l'ordre syntagmatique (proto)adjectif-(proto)substantif, qui contrairement à la suite substantif/adjectif, tend à ne former qu'une seule unité sémantique (et prosodique) —*un grand homme* vs *un homme grand*, d'où aussi *une sage-femme*, *un bonhomme*, etc— jusque dans ce pôle des noms massifs (voire de ceux qui sont génériquement saisis) dont nous n'avons pas la maîtrise perceptive, vu qu'ils sont sans contour propre; ce pôle où Hé = m est alors saisi par l'ordre *le-un*, le couple *un/le* balisant le pôle Hé = M des substantifs dont les référents sont comptables.

Ainsi, même en dehors du système casuel où elle affleure le plus clairement, il apparaît que la forme générale des systèmes linguistiques est le cycle protoobjet-protosujet <—> sujet / objet. Le sujet, dans la faible mesure où il *est*, est distribué, délocalisé (Varela 1993).



Depuis les années 80 je tiens cette oscillation pour la matrice épistémique pré-verbale du langage où viennent se mouler les systèmes composant les langues. C'est pour cette raison que j'appelle la neurolinguistique analytique une neurolinguistique épistémique, écartant "cognitive" que l'on confond trop souvent avec "cognitiviste". L'hypothèse d'une absence de relation causale directe entre le sensori-moteur et le langagier n'est toutefois pas à exclure. Ces deux systèmes isomorphes à des structures neuroniques seraient alors "parallèles", l'un étant le catalyseur de l'autre.

Plus récemment encore, je me suis avisé que ma proposition théorique me semblait tout à fait compatible avec l'analyse que René Thom (1980: 265) mène en repensant les termes gestaltistes de *prégnance* et de *saillance*. Mon interprétation est la suivante où je ne crois pas trop m'éloigner de la proposition du mathématicien des qualités singulières. Quand les prégnances l'emportent sur les saillances, le "sujet" est aliéné (Thom 1980: 274, Petitot 1992: 315). Replacé dans le modèle cyclique présenté ici cela me semble signifier que nous n'avons pas affaire au conflit épistémique sujet / objet, *stricto sensu*, mais à ce que mon pôle d'hétérogénéité minimale définit par le couple d'inverses protoobjet-protosujet. L'absolutif est en effet par excellence le cas de la prégnance. Prénant, il engendre l'ergatif dont il est gros — cf. exemples (4), (6), (8) ci-dessus; son homologue l'infinitif est gros du temps et des *tenses*. Le protoobjet est constructeur, tandis que l'objet *stricto sensu* est construit. La saillance l'emporte alors sur la prégnance définissant ainsi un pôle d'hétérogénéité maximale.

Ce conflit, cette volte-face épistémique que le modèle cyclique fait voir me semble être la figure archétypale de la cognition. C'est dire que dans cette optique les fondements du langage ne sauraient être que perceptuels, sensori-moteurs, physiologiques. Vraisemblablement pas conceptuels. Le concept est un effet du langage, non le lieu où il s'enracine. Faire siéger le concept dans les profondeurs du langage, c'est courir le risque de ne pas parvenir à définir un niveau véritablement universel et ravalier les langues et leurs signifiants à des états plus ou moins confusionnels, tenus pour inintelligibles. Le point aveugle de ce type de théorie n'a pas échappé au regard de Jean Petitot (1985: 161), bien que l'approche morphogénétique catastrophiste me semble trop souvent entériner des vues universalistes, tels les cas profonds de Fillmore.

L'inversion d'inverses qui, selon moi, caractérise les structures linguistiques et en fait des processus oscillatoires, m'empêche d'assimiler toute action à la structure de la prédation (Thom 1980: 160). Bien que ce qui précède rende superfétatoire ce que j'avance à présent, j'explicite en disant que la prédation a pour image symbolique la syntaxe absolutif-ergatif. Un protoobjet, la proie, fait être un protosujet, le prédateur affamé. Ce protoagent, aliéné, n'atteindra pleinement le statut de sujet agent que le ventre plein. Il n'y a que dans nos langues, lesquelles traitent les passions comme la raison (*le chat mange la souris, je subis un outrage, il souffre, il fabrique une horloge, je pense donc je suis*) qu'on peut parler de la structure sujet-verbe-objet; dans nos langues, ou à partir de grammaires universelles, ce qui, selon moi, est souvent la même chose: mon propos vise à montrer qu'une dynamique linguistique permet de faire l'économie d'un niveau universaliste, lequel est une réaction logiciste devant les contradictions systémiques des langues.

Il s'ensuit donc qu'on peut hésiter au moment d'établir une corrélation entre les constituants de la syntaxe et les feuillettes de la gastrula (Thom 1980: 160). Le sujet correspond-il à l'endoderme ou à l'ectoderme? Ce qui précède incite plutôt à penser que l'endoderme serait comme un protosujet; autrement dit lorsqu'un être vivant n'est qu'un ventre, il est pris dans le couple protoobjet-protosujet, aliéné par une prégnance. Dans les années 70 je pensais qu'il y avait une correspondance entre, par exemple, les trois modes (les deux dont j'ai parlé, plus le mode médian, à savoir le subjonctif) et les trois feuillettes de l'embryon. Aujourd'hui, quand je dis que les langues ont la forme de la connaissance, je dis aussi que les systèmes linguistiques ont la forme du système nerveux; comme si –pour ne s'en tenir qu'aux macrostructures– les circuits efférents et afférents déterminaient des processus hétérogénéisants et homogénéisants capables d'engendrer des couples d'inverses inverses.

L'endoderme-protosujet et l'ectoderme-sujet, le protosujet des prégnances, le sujet des saillances, ce sont des identifications hypothétiques tentant de cerner la forme des langues, des autres processus cognitifs et des connaissances qu'ils constituent. Souvenons-nous que l'épiderme et le système nerveux sont issus de l'ectoderme et que la configuration sensori-motrice du système nerveux est un bouclage de l'extérieur et de l'intérieur. J'ajouterai une boucle oscillant entre un pôle de la frontière marquée et celui opposé de son estompage. Langue et connaissance seraient ainsi des figures similaires de l'invagination embryonnaire, où l'extérieur se retrouve à l'intérieur, mode bipolaire du retournement sur lequel Angel López García (1989) fonde son modèle du double rapport du langage et du métalangage. Dans cette forme circulaire, je vois une passerelle pour une éventuelle réconciliation des approches philosophiques, externalistes et internalistes, du sujet et du sens. Ou si l'on préfère, les langues, seraient des *interfaces*, mot qui fait peut-être davantage image depuis qu'il a été diffusé par l'informatique. Aussi les langues ne représentent-elles pas le monde, mais l'*interaction* qui nous construit, les postures signifiantes des signes balisant de leur émergence le conflit épistémique.

Dans ce même registre de la pensée analogique et spéculative, dès les années 60, je disais que c'est parce que nous vibrons que nous connaissons le monde fait de vibrations. Je ne savais pas à cette époque à quel point le vibratoire caractérise la perception visuelle. Là résiderait l'isomorphisme fondateur: le langage sort et parle du vibratoire (sensoriel) sur un mode vibratoire (phono-articulatoire) issu de vibrations (cérébrales) et perçu, bien entendu, vibratoirement. Cette base vibratoire, universelle et non universaliste, cette base oscillante du corps et des neurones, corps parmi les corps du monde, je ne vois pas de raisons de la dire "conceptuelle". Je formule, disais-je, un souhait: qu'une théorie morphogénétique des singularités nous fasse saisir les formes signifiantes des langues que les modèles morphogénétiques continuistes de la psychomécanique et de la neurolinguistique épistémique ne saisissent que sous la forme de tensions et/ou d'oscillations, sans bien définir le statut des émergences.

Tout comme Winnicott disait qu'il n'y a pas de nourrisson, dans ce cadre interprétatif, il n'y a pas, à vrai dire, de question du sujet. Le sujet n'est qu'un des moments, qu'une des formes émergentes, distribuée dans des systèmes oscillants adaptatifs qu'on

appellent "catégories linguistiques". Encore faut-il observer des langues comme les nôtres pour être sûr de le repérer. Il n'y a pas de sujet comme il n'y a pas de nourrisson, cela veut dire qu'il n'y a qu'un couple mère-nourrisson, soit, selon moi, ici et là, un couple inversant le rapport de domination des deux membres qui le constituent. Cette forme circulaire, parce que dialectique, structure nos actions et nous la dirions, en parlant d'autre chose, à travers nos langues, leur grammaire, leur syntaxe. Et leur lexique? Pareillement, puisque les langues ne sont pas des représentations des choses.

BIBLIOGRAPHIE

- DIXON R. M. W., 1994. *Ergativity*, Cambridge University Press, Cambridge.
- LAZARD G., 1989. The antipassive in accusative languages: transitivity and markedness, (Miseska Tomic O., ed.), *Markedness in synchrony and diachrony*, Mouton de Gruyter, Berlin/New York, 309-331.
- LAZARD G., 1994. *Actance*, P. U. F., Paris.
- LÓPEZ GARCÍA A., 1989. *Fundamentos de lingüística perceptiva*, Gredos, Madrid.
- PETITOT J., 1985. *Morphogenèse du sens, I: Pour un schématisme de la structure*, P.U.F., Paris.
- PETITOT J., 1992. *Physique du sens. De la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, Editions du CNRS, Paris.
- THOM R., 1980. *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Bourgois, Paris.
- TOUSSAINT M., 1975. Etude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe, *Revue roumaine de linguistique*, XX, 6, 741-746.
- TOUSSAINT M., 1983. Du temps et de l'énonciation, *La mise en discours* (Parret H., ed.), *Langages*, 70, 107-126.
- TOUSSAINT M., 1995. Universalisme et universalité: pour une physique des cas, *Anuario de Estudios Filológicos*, XVIII, 507-522.
- VARELA F., THOMPSON E., ROSCH E., 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Editions du Seuil, Paris.